

Je suis en train de me bastonner avec un lapin; je l'encule. Je me réveille, en sursaut, je me dis que la vie est mal branlée ou plutôt que je m'en fous. J'aime pas trop tout ça depuis le début. Trop de questions sans réponses. Je sais pas.

Je me lève, comme tous les jours. A part quelques exceptions – quand j'en ai trop fait la veille ou que je suis malade – je me lève tous les jours. C'est bizarre, d'ailleurs, parce que j'ai pas plus à faire éveillé qu'endormi, mais bon; je me lève. Petit déjeuner spartiate; dégueulasse en fait, mais je crois que même si j'étais pété de tunes, je pourrais pas non plus m'envoyer du sirop d'érable et des oeufs dès le lever, comme ça. Je préfère la clope. La baraque est pourrie, en ruines, perdue au fond des bois. Ici y'a pas de passé, pas de futur et pas d'emmerdes. Je vais prendre des risques aujourd'hui : je vais me hasarder dehors. Mais d'abord, faut que je chie. Le plancher craque; je me dirige vers le fond de la pièce. Je ne sors jamais sans fusil.

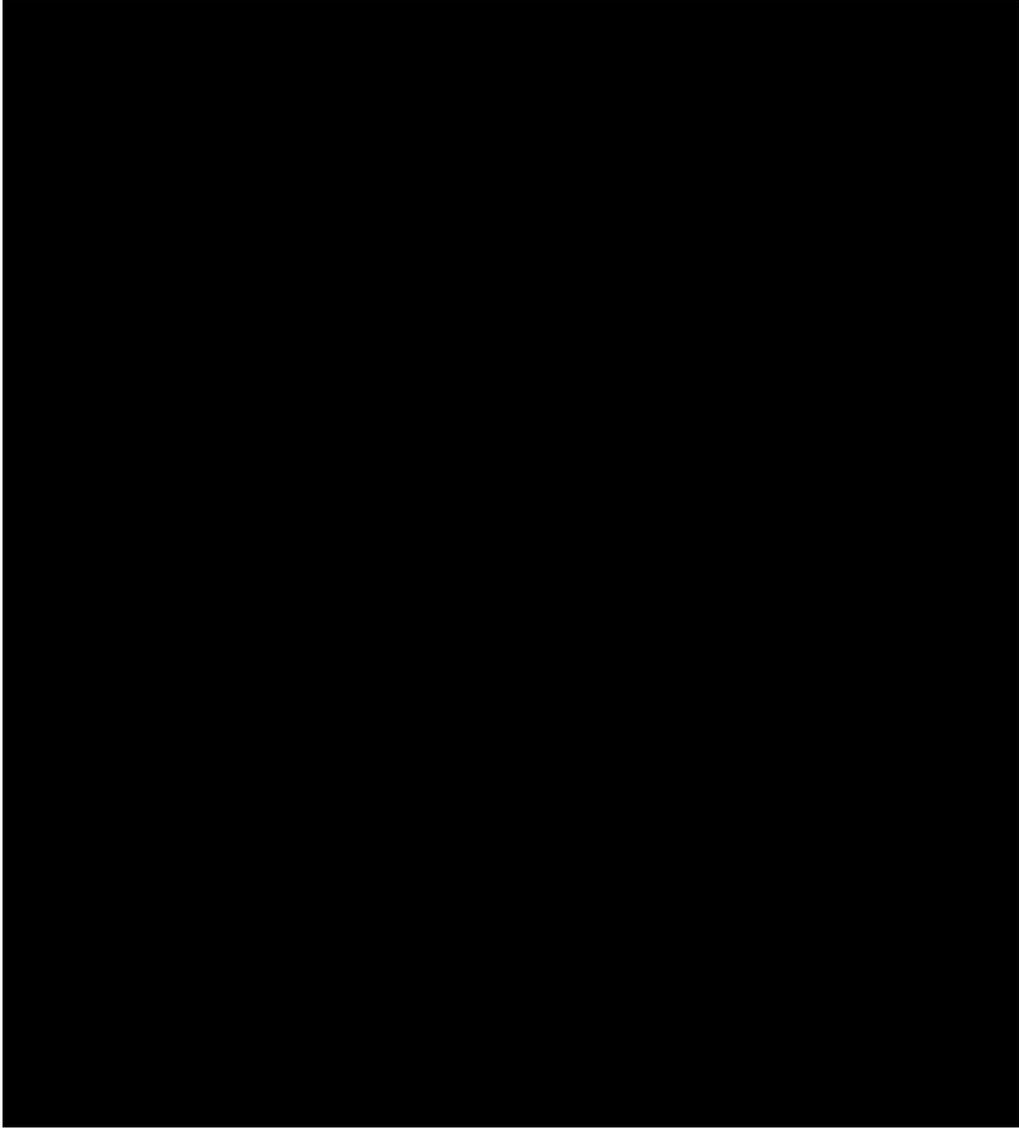
Je prends mon fusil; refermer la porte; je marche un peu; les parfums, la nature, je m'en fous. La lumière est faible, c'est la fin d'après-midi et il fait pas beau. Je marche un peu. Fatigué. Déjà. Je me pose contre un arbre et regarde nulle part. C'est beau nulle part, c'est pratique, reposant. Malgré tout, quelques idées me traversent l'esprit. Je repense à un rêve à la con qui m'est venu plusieurs fois : je marche au hasard, en regardant nulle part et je croise une bestiole perchée dans un arbre. Je sais pas trop ce que c'est. C'est à mi-chemin entre l'oiseau et le tas de boue; et le truc se jette sur moi comme dans les mauvais films. Il insiste lourdement et j'arrive pas à me dépêtrer, alors je crie, mais y'a aucun son qui sort. De toute façon, y'a personne pour m'entendre.

C'est bidon, comme rêve. Même mes rêves sont insipides. Je m'en fous, et je sais plus très bien, là tout de suite, si j'étais en train de refaire le même rêve, ou si j'étais juste en train d'y penser; mais j'en ai rien à foutre. Je me remets debout, fusil en bandoulière, et j'avance. Je vais. Aller, c'est bien. Il manque seulement un but, mais j'y travaille pas. Je suis même pas sûr que ça changerait grand chose; aller, c'est bien. J'ai soif, mais j'ai pas pris d'eau.

Je tombe, sans le faire vraiment exprès, sur un vieux chiotte en faïence. En fait, le lieu a du servir de décharge à un moment donné; plus maintenant. Je sors de mon sac une brosse à chiotte et j'astique le truc, comme ça, sans raison. Je prends toujours la brosse, des fois que je passerais par là; à la maison y'en a

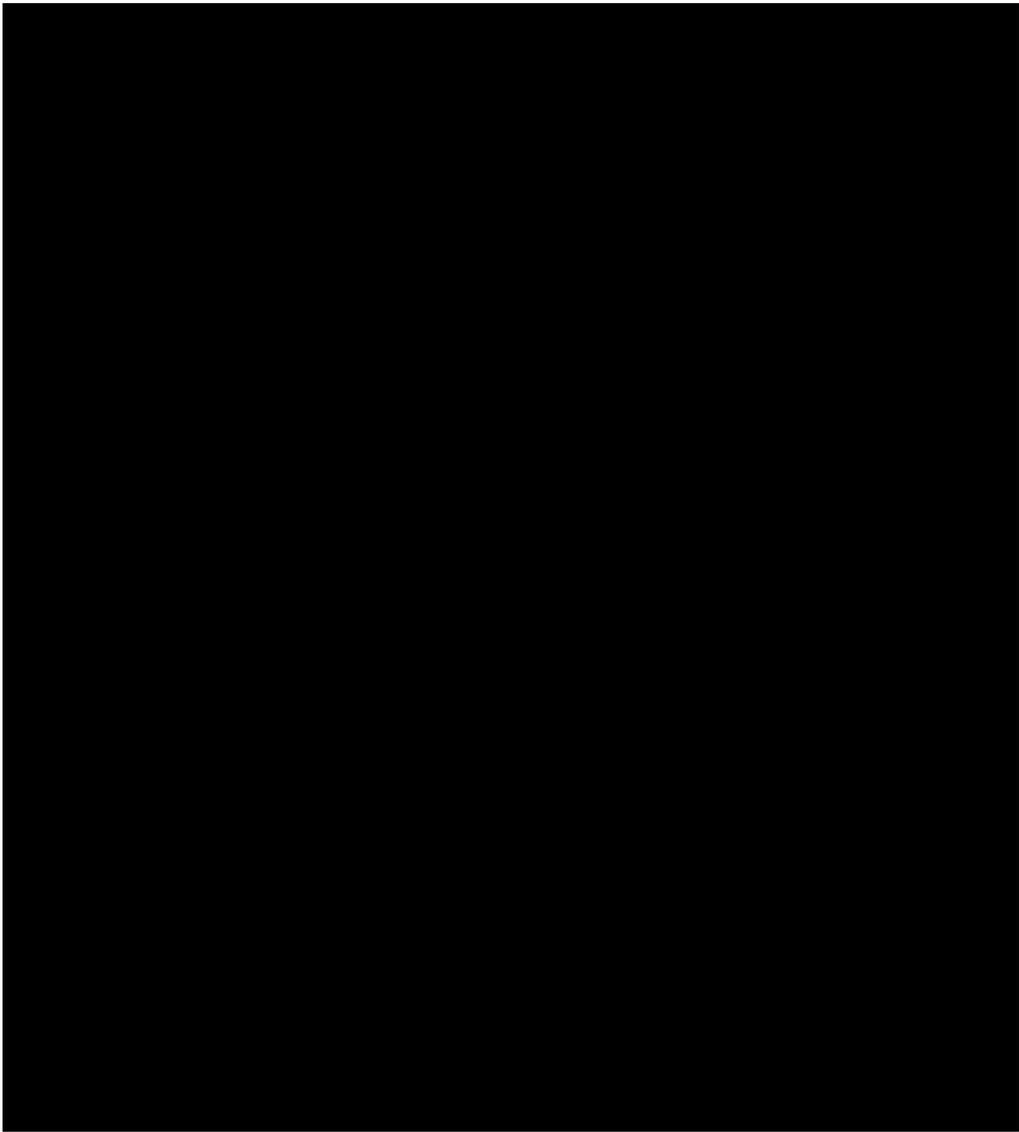
pas, de chiottes, et j'aime bien les taches ménagères : ça me rappelle ma mère. Je me rappelle pas ma mère, mais j'en ai un bon souvenir; je sais pas. Ça sert à rien de nettoyer ce chiotte. C'est ridicule. Après je me sens même pas mieux. C'est juste un rituel; il est pas plus débile qu'un autre. Je m'en branle, ça me fait marrer.

Je commence à me sentir faiblard à force de rien bouffer. C'est trop con que j'ai jamais eu de cartouches pour mettre dans le fusil. Je me pose cinq minutes et je rentre dormir. Mon cerveau s'embrouille, les formes ondulent, se fondent, je replonge. Cette fois je suis presque sûr que c'est un rêve. Je suis gamin, seul, dans un lieu qui pourrait bien être une sorte de domicile familial; sur la télé, y'a une photo de moi prise avant ma naissance. On y distingue très bien le cordon ombilical et un petit morceau de ma merde, qui surnage, dans le placenta, à hauteur de ma bouche. J'ai pas l'air glorieux. Du coup, j'angoisse; je chie dans mon froc. J'aime bien la merde, c'est chaud, mais là, en l'occurrence, ça coule glacé; un véritable pain de glace me défonce le cul et je me réveille. Je me réveille aussi là; je boite un peu. Muscles endoloris. Je me demande si il y a encore une quantité suffisante de sang qui coule dans mes veines : mon corps se fait noueux maintenant, et les sensations de type "froid", "faim", "trique"... devenues lointaines, m'arrivent édulcorées, voire pas. Tituber jusqu'à la baraque; je gratte un fond de pot de... Je m'écroule.



Je crois bien que ça fait trois semaines que j'ai pas vu la trogne d'un être humain. Y'a un petit resto dans le village, pas loin, dont les poubelles sont accessibles. "Pas loin", c'est relatif, à la vitesse ou je me déplace, mais c'est la que je vais pour m'approvisionner. Il y aussi une épicerie, mais je peux pas aller y acheter – pas de tunes – ni même y chouraver : mes fringues sont trop pourries et je serais de la repère tout de suite. Alors, poubelles. Parfois y'a de bonnes trouvailles; faudrait que je me décide à y passer une nuit prochaine, car ici la forêt n'offre plus grand chose. J'ai jamais vraiment faim, d'ailleurs, mais Marcel me dit que si je mange pas, je vais finir par crever. En général, on est plutôt en contradiction avec Marcel, mais, sur ce coup, j'ai tendance à le croire. Marcel, il me casse souvent les couilles. L'autre jour, y'a longtemps, je m'aventure dans la forêt, pour essayer de poser quelques pièges à bestioles. J'avais trop besoin de manger, et autre chose que des putain de baies qui, si ça se trouve, ne sont même pas comestibles; j'ai tout le temps la chiasse. Je commence à installer le premier. C'est la première fois que je tente l'expérience et dès le début Marcel commence à m'expliquer que je m'y prends comme un manche, que j'attraperai que-dalle et que ça serait un miracle si un lapin était assez con pour passer dans un nœud coulant aussi merdique. Je lui dis d'aller se faire enculer, mais je fais quand même comme il a dit; je sais pas pourquoi. Sa technique, c'était de la merde, j'ai jamais rien choppé avec. Par contre, une fois, j'ai réussi avec une technique hybride entre la sienne et un système à moi, qui m'est venu en dormant. Quand j'ai trop faim, ça continue à turbiner, en circuit fermé, dans mon crâne, bien après que je me sois endormi. C'est pas du vrai sommeil, de toute façon; le vrai sommeil, je sais plus bien ce que c'est. D'insomnie en insomnie. Je m'écroule parfois, et alors c'est quasiment le coma. J'ai jamais la notion du temps. Ça doit durer plusieurs jours, parce que je suis largué puissance dix-mille en me réveillant. Marcel prétend que si ça durait plusieurs jours, je serais obligé de me pisser dessus et je me réveillerais dedans. Moi, je crois vraiment que ça dure plusieurs jours.

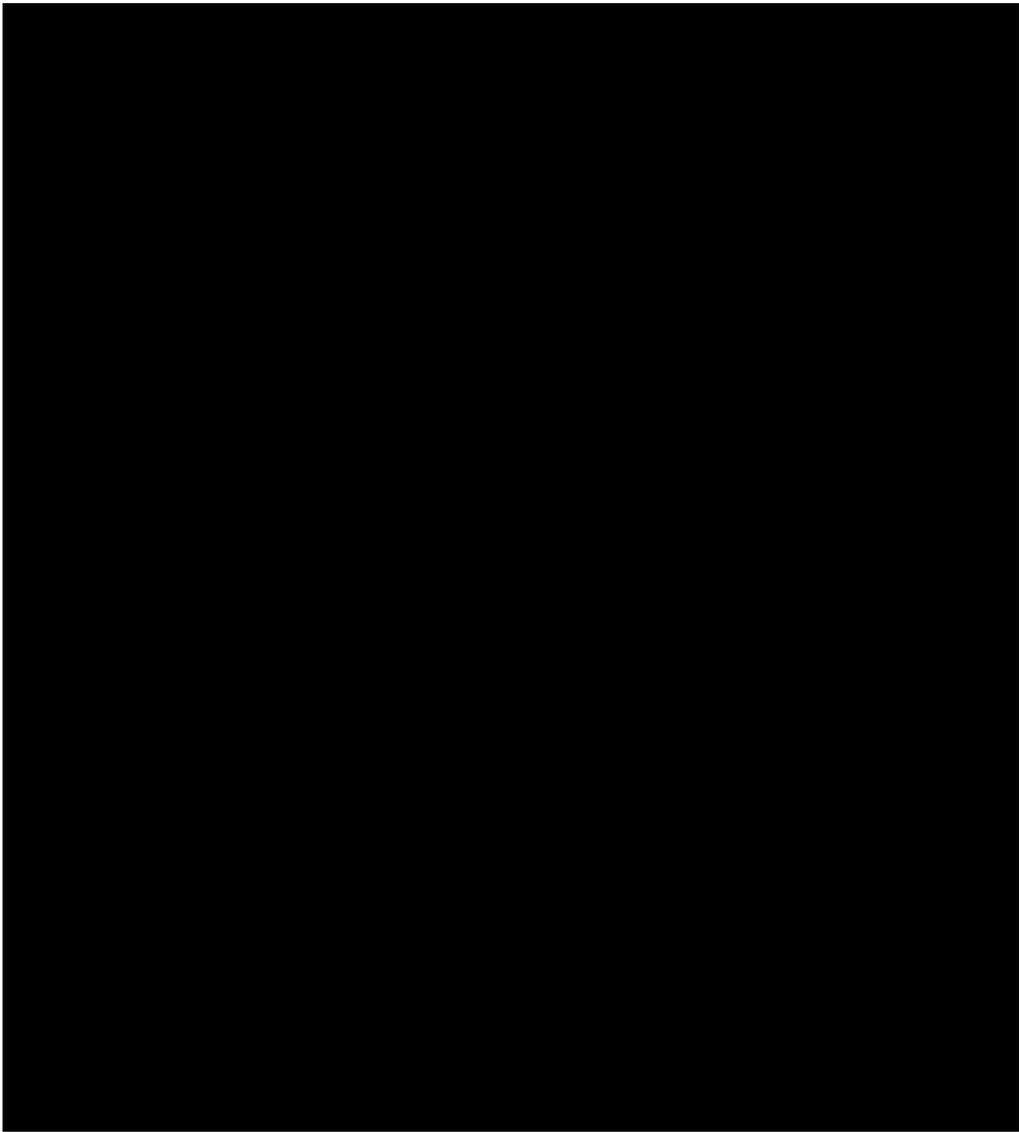
Il fait chaud à crever, aujourd'hui. Le soleil filtre à travers les persiennes et le frigo s'est remis à marcher; vas-t-en savoir comment... Je presse deux gros pamplemousses et je place le tout au frizzer; d'ici une heure ou deux, j'aurai un mélange avec de la glace : ça sera bien. "Ça *serait* bien", me dit Marcel. Je lui réponds même plus.



J'ai moins la tête dans le cul. C'est rare; faut que j'en fasse quelque chose. J'attrape le fusil; je sors; il pleuvote un peu mais je sais où aller : à quelques minutes d'ici, y'a un endroit que j'ai aménagé avec des branches et une bâche : j'y allais souvent, pour écrire. Faut que j'écrive. Il y a un gros rocher; ça fait un bail.

En route, je me fais quelques unes de ces baies rouges qui foutent la chiasse et dont je ne saurai sûrement jamais si on peut les bouffer. En arrivant, j'enchaîne les déceptions. D'abord, le rocher n'est plus là – ou peut-être est-ce cette grosse pierre située vers le fond – et, ensuite, la cabane de branches s'est cassée la gueule. Heureusement, la bâche semble de bonne conception; ça doit être du bon gros plastique pas du tout dégradable. Je la ramasse et l'époussète avec ma brosse : elle est intacte... Bon, ma motivation est sans bornes aujourd'hui. Je furète autour. Récupérer quelques branches. Les fixer. La bâche, par dessus. « Impec' ». Ça m'a gavé, mais ça y est. Je pose mon cul sur une souche. Elle est pourrie, mais moi aussi : on fait corps; en symbiose avec l'univers, je vais pouvoir écrire. Putain, si ma capacité à aligner des mots est dans le même état que la cabane, tout à l'heure, ça promet. On s'en branle. Pas la fine bouche. La bâche sous mon cul, donc, je m'élanche du haut d'une dune. Le sable a été lissé par un vent quelconque – le siroco, par exemple; une jeune personne me fait des grands signes en bas; voire des sourires, j'y vois mal. Putain de vent. On est sûrement en plein désert, et le soleil est radieux, caressant. Il me semble reconnaître la personne qui est en bas, je crois même que je l'aime, car une force-joie me pousse à dévaler la pente. Ce sentiment est étrange et m'irradie de l'intérieur, il me ronge, presque, mais en positif. Je n'ai cependant pas le loisir de pousser plus avant sur la question car j'arrive jusqu'à elle : c'est une jeune femme blonde. J'ai envie d'une clope. Je fouille dans mon sac. Quelques vieux mégots. Une feuille. Avant je pouvais pas écrire sans fumer clope sur clope. Je vais marcher un coup; faire craquer les articulations du cerveau : le malheureux n'a pas été sollicité comme ça depuis une paye. Une paye, pour quelqu'un qui travaille, ça doit faire une longue période, etc. Je me perds dans des pensées futiles. La clope c'est bien, surtout quand c'est pas souvent. Je m'attendais à me jeter dans ses bras en la serrant; fort; mais je reste interdit, car le sable se dérobe sous mes pieds. Le soleil agresse, désormais. Je me frotte les yeux pour clarifier l'image. En effet, le sable bouge et en relevant la tête, je m'aperçois que la jeune femme n'est plus qu'une tête, dont les cheveux reposent, de part et d'autre, étalés sur le sable blond : la belle va disparaître et je n'y peux trop rien. Je recule d'un pas, impuissant et triste, car je l'aimais, c'est sûr; et reste assis,

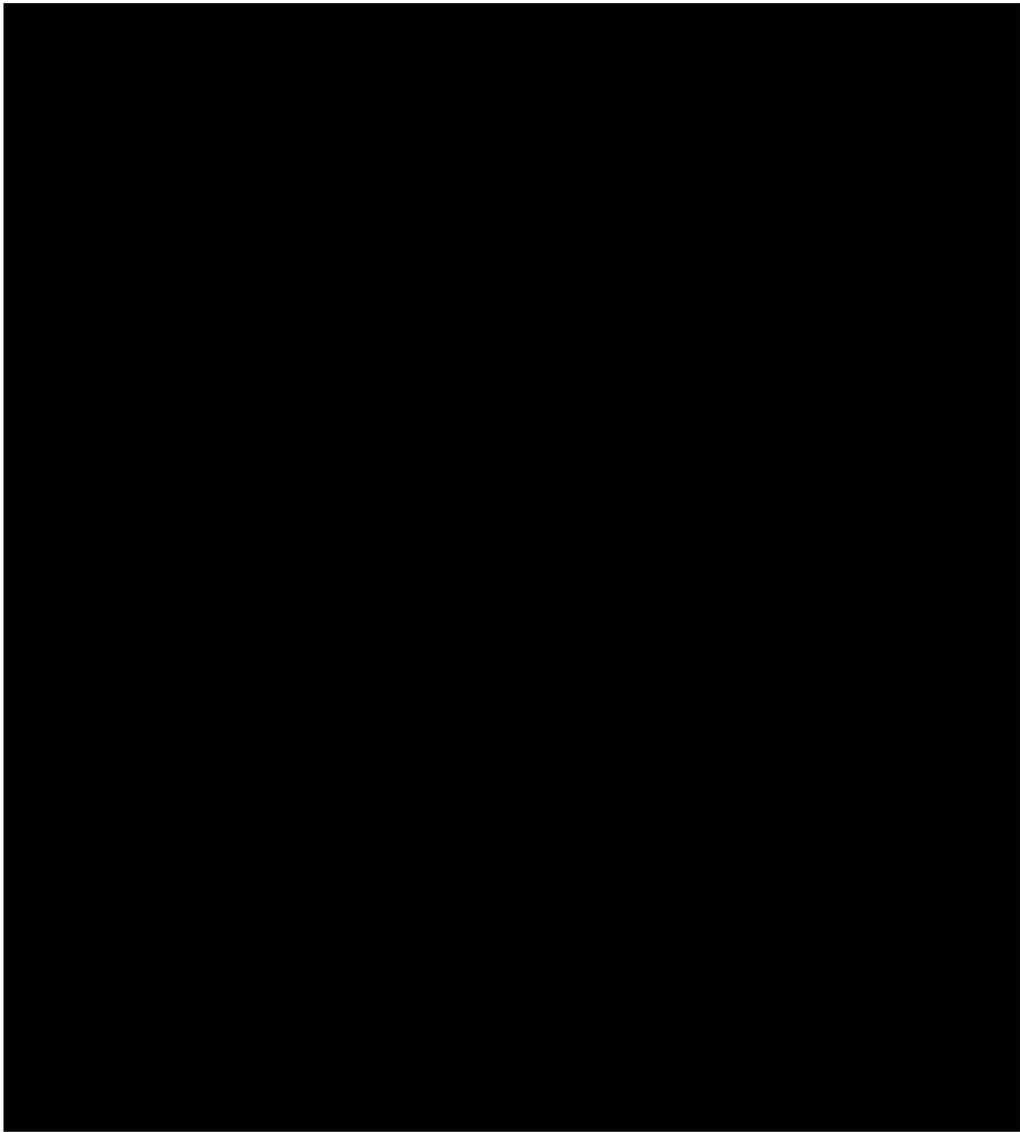
pensif, abasourdi pendant un temps. Mon cœur, lourd, bat lourdement; mes mains, crispées sur mes genoux, tremblent un peu. Je remets la brosse à chiotte dans le sac, en me disant qu'écrire est un truc exigeant, et je rentre au bercail. La pluie s'est intensifiée tout à l'heure, mais pour l'instant, ça va. J'espère que la baraque n'a pas pris l'eau, trop. Les draps mouillés, c'est infect.



Un trou-du-cul en costard s'accroche à moi. Il est derrière et me tire par la manche. Ça m'emmerde. Il a l'air d'un banquier ou d'un assureur ou d'un vendeur de bagnoles. Moi, j'ai des trucs à faire; je dois reprendre la route et il est là, derrière. Il me lance des « Monsieur ! Monsieur ! ... ». Moi, je l'encule. Je veux pas savoir qui il est et j'ai rien à lui dire. Ce con insiste, comme si j'avais laissé tomber quelque chose d'important; mon portefeuille est sur moi et je trimbalais rien d'autre : c'est sûrement l'étiquette de ma chemise qui dépasse. Il me lâche pas la grappe, me suit jusque dehors. Je vais être obligé de lui lacter la gueule, va chier, je me retourne et le mec est plus là. Tant mieux, n'empêche que ça m'a remonté à bloc. Les Nerfs. Je remets ma chemise en place et grimpe dans ma caisse; j'envoie les gaz; la bagnole tourne au poil. Un petit bout d'autoroute; le mec de derrière colle un peu; ça me gonfle, mais je reste tranquille. On passe sous un tunnel et, juste en sortant, le gars commence à me taper au cul. Ça me fait mal aux cervicales; bordel, mais qu'est-ce qu'il branle ? Il déboîte pour venir se placer à ma gauche. C'est de la deux-voies donc y'a personne en face. Mes yeux vont un peu dans tous les sens; trop de paramètres; j'opère une rotation de la tête vers la gauche pour savoir « qui ? », et je tombe sur le canon d'un 9 mm qu'a pas du tout l'air en plastique. Il a du mal à m'ajuster. Un autre tunnel se dessine à l'horizon, la chaussée rétrécit et l'enculé de service est obligé de se rabattre derrière. Le tunnel est éclairé et assez long, mais en ressortant, la caisse a disparu. Ce coup-ci, j'ai les nerfs à vif, surtout que j'ai pas pu voir qui c'était.

Je vais pas tarder à arriver. Clignotant à gauche, je quitte la petite route par la droite; chemin de terre, sèche, longtemps. Au bout du chemin, je m'arrête et coupe le moteur. Les mecs sont pas encore là. J'attends. Je m'emmerde, mais c'est pas plus mal : je reprends mes esprits. Au bout d'une heure ou deux, je commence à me dire qu'il est arrivé un imprévu. J'aime pas ça et comme la nuit commence à s'approcher doucement, je m'éloigne de la voiture et me cale derrière une rangée d'arbustes. Je respire fort, pour m'oxygéner. La nuit, noire, finit de tomber. Je cogite à fond sur tout ça. Il règne quand même une odeur étrange dans le coin; il règne une odeur étrange dans le coin; le coin : je décide d'inspecter les lieux. Il fait trop noir, je m'accroche dans les ronces. Je marche sans voir où. Dans un trou. Je perds l'équilibre. En fait, je tombe de plusieurs mètres. Un truc mou a amorti ma chute, mais tout autour, ça sent la mort. Je prends mon flingue et tire plusieurs coups de feu dans une direction choisie au hasard pour essayer d'apercevoir quelque chose et puis aussi, un peu, parce que je panique. La nuit est ténébreuse, je parviens malgré tout à voir dans la lueur

stroboscopique des balles : je suis au beau milieu d'un putain de charnier. Des corps. J'ai entraperçu plusieurs corps, dans des postures significatives et l'odeur, de toute manière, ne laisse pas de place pour le doute. Ma jambe me fait souffrir. J'ai envie de dégueuler, tellement elle me fait mal. Scotcher au sol. Le lieu est parfait pour n'être découvert que trop de jours plus tard ou alors bientôt, par les mauvaises personnes. Dois-je me manifester, ou faire le mort parmi les autres corps; pour l'instant, je fais le mort, un petit peu, et on verra après. Ma bouche est sèche et l'odeur insoutenable. Les crapauds coassent, les insectes trifouillent, les minutes passent. Des images absurdes arrivent à mon cerveau. Plusieurs images, en superposition. Des cheveux. Des ongles. Des écharpes rouges. Des visages. Encore des visages... J'ai le sentiment que mon oreille repose sur un tapis de mousse. Mon frère me demande une clope, mais j'en ai plus et la barbe pousse lentement, à ce qu'on dit. Je suis encore allé au théâtre cette semaine, mais tout seul, pour changer. On m'y a déposé en voiture, de façon à ce que je n'ai pas mal à la jambe. Ça va chaque jour un peu mieux et je crois que c'est aussi, un peu, grâce au tapis de mousse qui a pris un bel essor et me protège la tête. C'est agréable. Moelleux. Je me sens bien. Un vent frais effleure mon visage. Moelleux. Visage. Je me sens. Bleu. Bien.



Je marche. Les fougères me laissent passer. Je leur en suis reconnaissant. Le chemin n'est pas facile, d'ailleurs, il n'y a pas à proprement parler de chemin. J'essaye une nouvelle route. Faut pas que je me perde. Par endroits on peut voir assez loin à travers les feuillages et je crois reconnaître certains points de repère; si je me perds, je suis foutu. J'ai rarement été aussi faible et je tiens seulement au mental. Je me suis finalement persuadé que mon corps ne pouvait plus souffrir que je ne l'alimente pas, alors c'est soir de fête ou la mort. J'ai pris mon courage à deux mains, mon attirail de campagne et me suis lancé dans une mission de ravitaillement. Il fait frisquet et la nuit est tombée depuis peu. La lune éclaire suffisamment pour que je vois à peu près où je marche. Mes fringues sont pourries, mais j'ai enroulé des bandes de tissus autour de mes bras : ça me fait un genre de sweat-shirt pour les momies; j'en mène vraiment pas large.

J'ai changé de chemin car l'autre présentait beaucoup d'inconvénients. D'abord il forçait à passer par une zone rocheuse et franchement casse gueule et, en plus, il faisait arriver par le mauvais côté du village, ce qui m'obligeait à traverser presque entièrement le bled en longeant les murs. Je suis une bête sauvage et personne ne doit soupçonner ma présence ou découvrir ma tanière. Il suffit qu'une seule fois, un seul crie "Au loup !" et on organise la battue; c'est comme ça que ça se passe chez les humains. Les gens et leurs comportements de meute me font peur, et ça fait beaucoup trop longtemps que je n'ai pas eu à les fréquenter; je ne saurais plus comment m'y prendre. Il vaut mieux qu'ils m'ignorent. J'ai pourtant eu affaire à eux dans une vie antérieure, sinon d'où me viendrait cette peur instinctive ?

Des branches me cinglent au visage, me rendant presque aveugle pendant quatre secondes. Je marche. Mon bras, mes nippes, s'accrochent à un buisson et je marche. Finalement, j'enjambe un talus et atterris sur un vrai chemin. Chemin forestier. « Forêt Domaniale de... » On arrive chez les gens, alors ? ... alors, c'est indispensable d'être aussi lucide que possible. Je ne sais pas quelle quantité de lucidité j'utilise; sûrement le maximum. Un mélange de terre battue et de caillasse roule sous mes pieds. Le jour n'était pas très bien choisi pour faire l'expédition : je suis trop à la masse. A la masse. Mais quand je vais un peu mieux, je choisis toujours d'en profiter pour faire un truc agréable. Une fois, ça allait tellement bien, que j'ai même décidé de me droguer. Je suis allé dans la forêt, ramasser quelques champignons – des amanites tue-mouches. J'ai bouffé les chapeaux à poids rouges – c'est dégueu et ça fout la gerbe. Moi, j'ai jamais grand chose à gerber. On passe un bon moment, mais après, c'est des

jours interminables pour s'en remettre; tous les muscles font mal. Le pire, c'est le surlendemain.

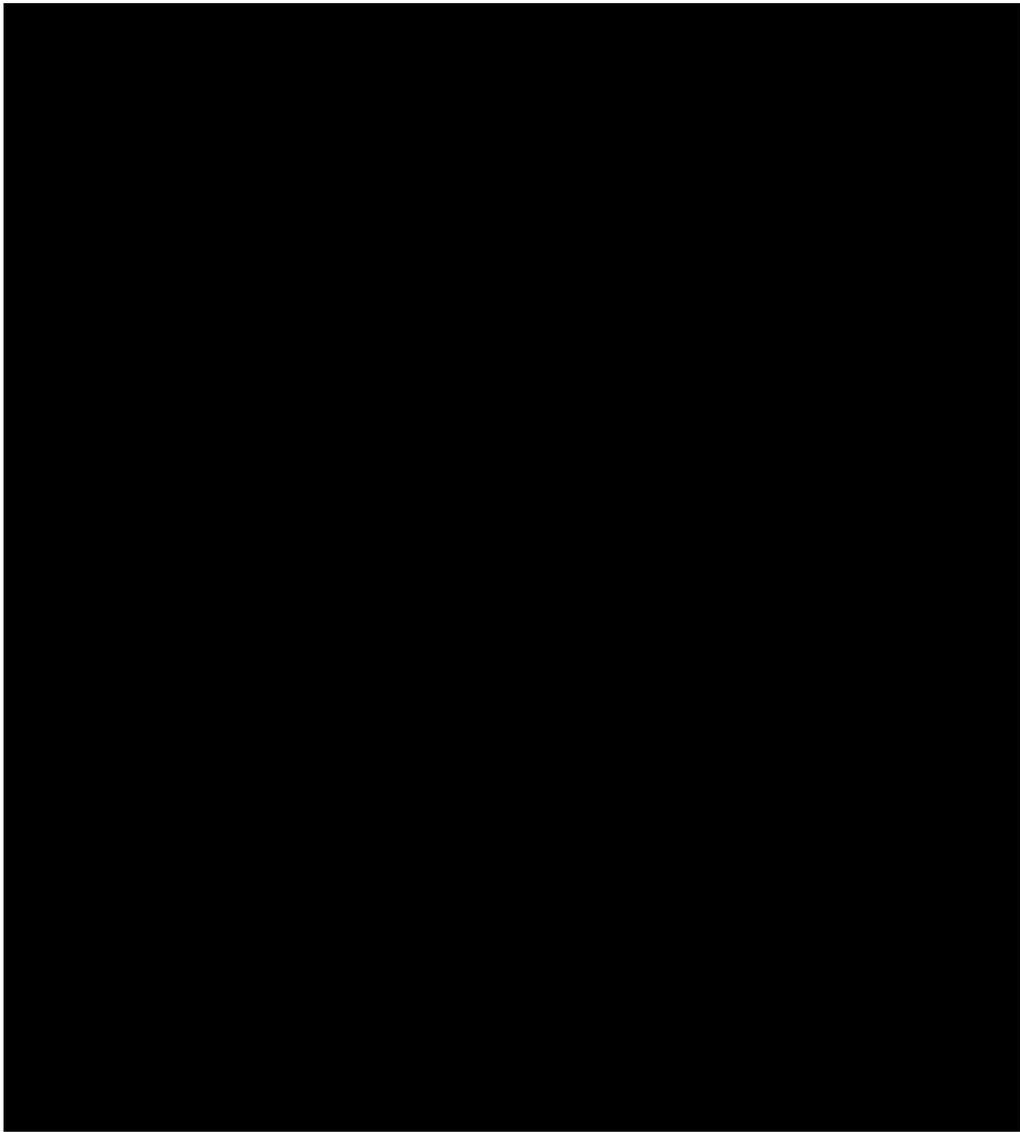
J'aperçois les reflets d'un capot de bagnole, là-bas, au bout du virage. Espérons qu'il est suffisamment tard pour que les gens soient couchés ou s'évaporent devant la télé. Je m'avance, accroupi. Longer la voiture. Tenter de savoir où je suis par rapport à la terre promise. Je me relève un peu et jette un coup d'œil panoramique : ça me dit rien. Le chemin par lequel je suis arrivé débouche perpendiculairement à une rue goudronnée; longer la voiture. Longer la maison. Au coin, je matte à gauche, puis à droite, puis en haut à droite. Un truc qui vient de s'éteindre. Je fais la netteté : c'est l'enseigne du bar-tabac. Ça n'est pas l'objectif principal, mais ça serait peut-être pas mal d'y faire un inventaire... Rien devant; je retourne vers l'arrière de la baraque. Longer le mur; le mec qui tient le bar habite au dessus; une des fenêtres s'illumine. Il est pas couché et mon cœur tape. Fort. Je suis accroupi dans mes guenilles et une mauvaise sueur, presque de la pisse, s'accumule sous mes bras et partout. De la pisse de froussard, de la pisse de déserteur qu'a chié dans son froc; mais ça va. Je bouge plus. Lui laisser le temps de sauter sa femme, d'enculer ses gosses et, j'espère, de sortir les poubelles, parce que, pour l'instant, je vois rien. Je hais les gens. Ils me font peur. Ils sont trop perchés pour moi. Ils admettent pas que le monde est pas comme ils le voient et ça les rend dangereux. Les jeunes, c'est les pires : ils ont pas encore de certitudes, mais ils s'en inventent – des fictives – pour faire comme les vieux. Des certitudes surfaites. C'est un peu bizarre, tout ça. Nerfs qui lâchent. Regain de lucidité. "Les pires certitudes me lâchent". "Bizarre comme les vieux". "Ma lucidité invente". "Encore". "Fictive" : le sens, si il y en a eu un, se fond dans la nuit. Les Viêt-Kongs doivent dormir maintenant; j'en profite pour me saisir d'une branche, que je fais passer à travers le grillage. Je tremble beaucoup, mais finis quand même par glisser l'extrémité du bout de bois dans le nœud d'un sac-poubelle. Il faut pas faire de bruit. Je tire vers moi; le sac vient, tout contre la clôture. La sueur... Fébrile, j'enfonce mes doigts dans le plastique et parviens à le percer. Ma main passe dans les mailles du grillage : des canettes vides; des mégots, j'en mets quelques uns de côté – ceux qui sont pas mouillés. Vers le fond, un demi croque-monsieur. Il est franchement crade et j'en mange une bouchée avant de le ranger soigneusement; enveloppé. Il me faut maintenant rallier l'objectif premier : ici, c'était très chiant pour une pioche un peu faible.

Je retourne du côté de la rue, en restant attentif. Au loin, j'entends quelques aboiements et un coq déboussolé à la voix éraillée. Je connais l'endroit et je sais que le resto se situe à trois ou quatre maisons plus loin, dans la même rue, mais en face. L'éclairage est encore allumé ce qui est un problème; en même

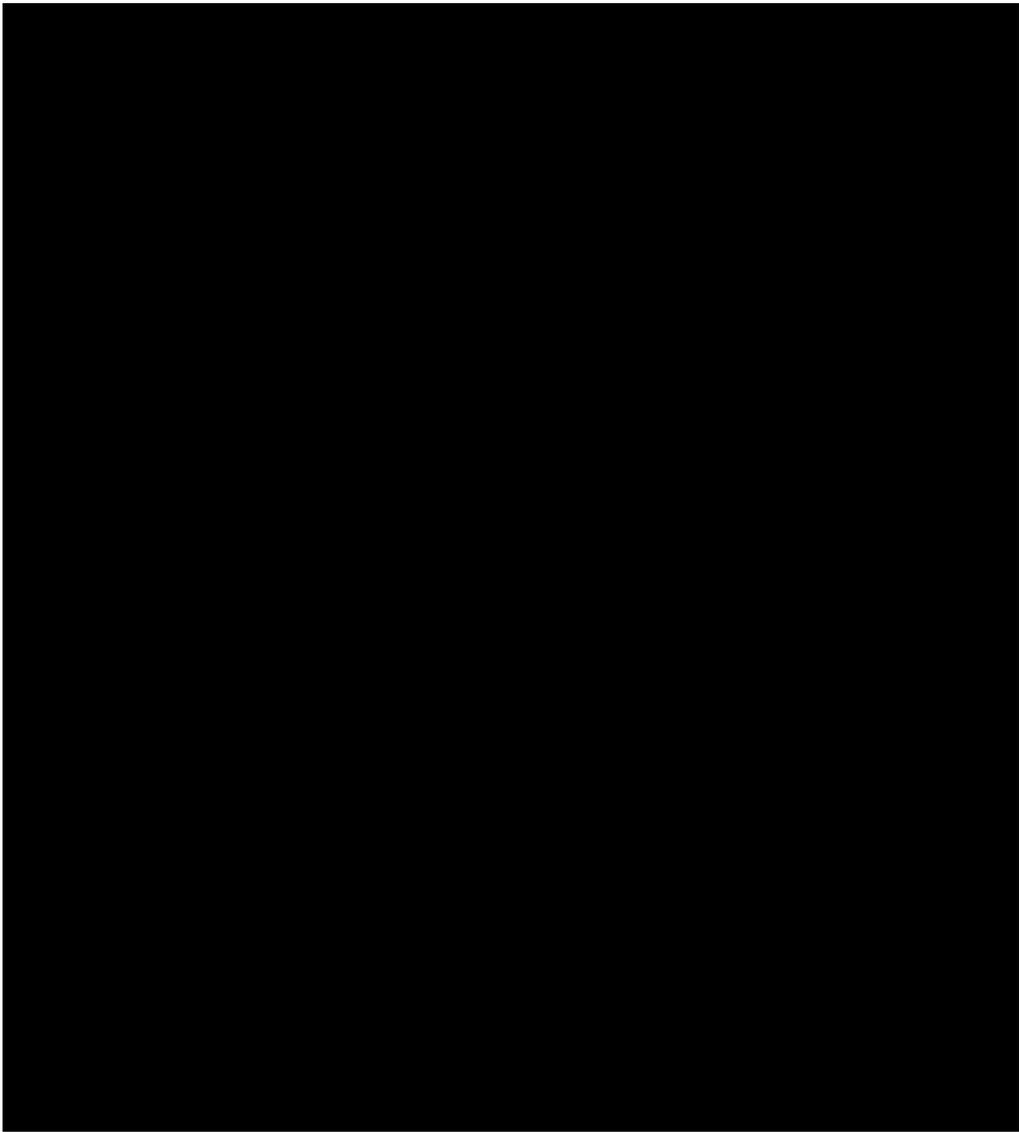
temps, je pourrais être n'importe lequel d'entre eux, je décide donc, en commun accord avec Marcel – qui n'a pas encore trop moufeté depuis le début – d'adopter une posture de villageois standard : traverser, en marchant droit et le buste dressé. Ça paraît tout con, mais dans mon cas, ce sont des gestes dont j'ai plus l'habitude; je ne suis même pas sûr que je pourrais reconnaître une démarche normale, si j'en rencontrais une. Et merde, je me lance... Mes pieds font pas exactement ce que je voudrais, mais, si ça se trouve, ce sont eux qui ont raison. Dans le pire des cas, j'aurai l'air d'un vieux qui a perdu son chien. Je matte quand même de part et d'autre et arrive, haletant mais sain et sauf, sur l'autre berge. Je serre fort mon fusil, caché sous mes guenilles; si je suis de la repère, ce sera mon seul atout, parce que c'est évidemment hors de question de piquer un cent mètres.

Tapi dans l'ombre, entre deux maisons séparées par un passage, je remonte vers l'arrière, penché en avant. Derrière les baraques c'est pas éclairé et c'est aussi là que se trouve le magot. Une maison, deux maisons, une troisième : un bruit proche; je m'immobilise; un clebs dans sa cage, mais il a pas l'air vivace : si ça se trouve, il me reconnaît. Temporiser. Il a pas l'air décidé à donner l'alarme; plus que quelques mètres, que je parcours d'un pas félin ou presque; l'eldorado est là, devant moi, et je me relâche enfin. Je marque un temps. Ça m'est pas vraiment arrivé d'être déçu, il n'empêche que je marque un temps. Deux énormes poubelles en plastique me font face, superbes et [librement] accessibles. Petit coup d'œil alentour. Je soulève le premier couvercle : plusieurs sacs, plus ou moins lourds; une bouteille de pinard, à moitié pleine, avec le bouchon; un pot de chocolat à tartiner, où il en reste un peu. Plusieurs sacs de pain, rassis. C'est bien, mais pas suffisant; je continue et trouve des tas de trucs dont, notamment, un pain au chocolat, en miettes, que je fourre directement en bouche. Dans l'autre container, c'est le jackpot : un carton rempli de desserts périmés, des salades de riz encore sous cellophane et des légumes, un peu pouraves, dont je n'exclus que ceux qui me paraissent plus difficiles à avaler qu'un croque-monsieur avec de la cendre de clope et de la bière dessus. Tout ça ne rentre pas dans mon sac et le temps passe, alors je répartis par poches, celles en plastique, trouvées dans les poubelles. J'abandonne une banane; liquide. Tout est calme. Je remets bien en place ce que je ne prends pas et referme précautionneusement les couvercles. A ce moment, en fermant le second, le plus doucement possible, je réalise une chose : ça va pas être simple d'être aussi invisible qu'à l'aller, en traversant la rue avec mes sac-poubelles d'un blanc immaculé. Je longe à nouveau les trois baraques. Le chien est cool. C'est lourd toute cette bouffe, et comme la seule solution qui me vient, là, tout de suite, c'est d'attendre que les éclairages cessent, je pose

mon bardât et m'assieds contre un mur. Je n'ai aucun moyen de savoir le temps que ça va prendre. La nuit enveloppe tout, sauf ces putain de lampadaires : dans le lointain plus de coq punk noctambule et brailleur. La situation n'est pas préoccupante, elle est juste casse couille. Des effluves enchanteresses émanent de mes six grosses besaces et je me sens l'âme d'un pacha qui patiente, paisible, qu'arrive l'heure dite, pour ouvrir le banquet. Ma favorite est là. Elle aussi se prépare, choisissant ses parures avec le plus grand soin. J'attrape une pomme, pourrie sur le côté. L'attente se prolonge. Je termine une cuisse de poulet, entamée, par je ne sais qui d'autre. Coassement des grenouilles, sur un rythme expérimental, mais apaisant et frais. Une lampée de rouge achève de me détendre. La nuit s'annonce belle : hululement de chouettes aux cèpes z'et olives, mille-feuille pour le dessert. Mais ça touche à sa fin. Hé oui ! Déjà ! Ce fut une belle fête que vous donnâtes là; soyez bien assuré que nous n'oublierons pas; d'ailleurs, êtes-vous libre ce jeudi qui vient ?



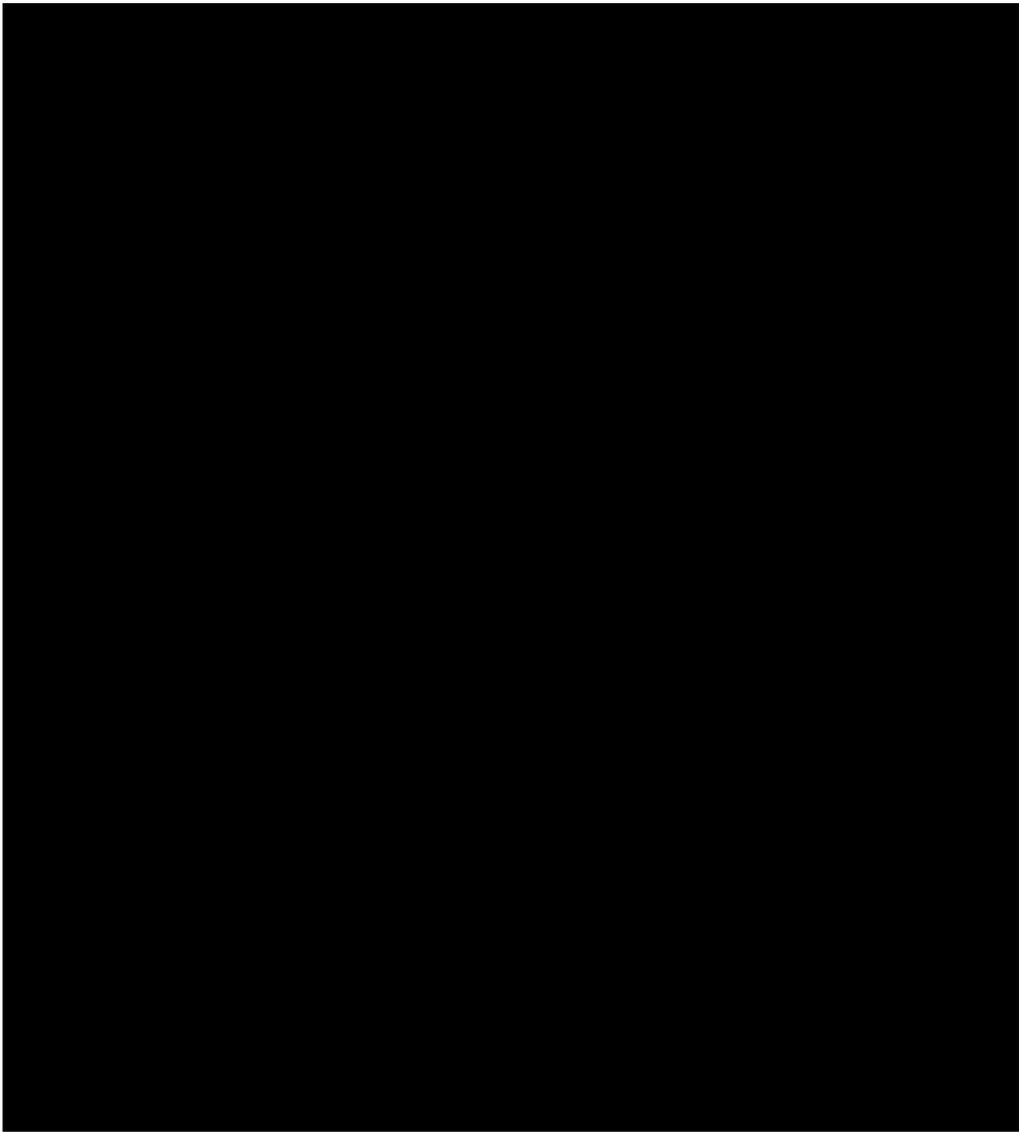
Criiitiichienzcriiitizzzyyaachienttiiis
triiicccichienshargnehiiiiicccrraaaooopo
Criiitiizzchienriiitizzzyyaachienttiiis
ingGlingGlingGlingGlingGlingGlingGlingG
Criiitiizzzyychieniitizzzyyaachienttiiis
triiiccciitiichiengnehiiiiicccrraaaooopo
Criiitiizzzyzzchientizzzyhargneenttiiis
triiiccciitiisschienehiiihargneaaaooopo
Criiitiizzzyzzcrchienzzzhargneienttiiis
triiiccciitiisshachieni hargneraaaooopo
Criiitiizzzyzzcriichienhargnehienttiiis
quatreciitiissshargchiehargnerraaaooopo
quatreiizzzyzzcriiitchargneachienttiiis
quatreciitiisssharghargnencccrraaaooopo
quatreiizzzyzzcriiihargneenachienttiiis
quatreciitiissshargnehiiiiicccrraaaabout
quatreiizzzyyhargneitizzzyyaachienboutei
quatreciiti hargnegnehiiiiicccrrabouteil
quatreiizzzyyhargneitizzzyyaachibouteill
quatreciithargnergnehiiiiicccrbouteille
quatreiizzzyhargneiitizzzyyaacbouteilles
quatrecihargnehargnehiiiiiccbouteillepo
quatreiizzzyzzcriiitizzzyyabouteilleiis
quatreciitiissshargnehiiiiibouteilleoopo
quatreiizzzyzzcriiitizzzybouteilletiiis
quatreciitiissshargnehiiibouteilleaooopo
quatreiizzzyzzcriiitizzbouteillenttiiis



Là, tu fais moins le malin, c'est sûr ! Tu te déplaces aussi vite que tes jambes te permettent. T'as une boule dans la gorge et tu regardes partout et nulle part à la fois, l'air inquiet. T'as peut-être pas fait tout ce qu'il fallait... Qu'en penses-tu ? Probablement rien, car le chaos a pris possession de ta tête. Les images-idées te survolent sans que tu puisses en intercepter une. Des flashes se succèdent, semblables à des crashes aériens coupés à la kétamine; des coups tranchants te lardent la peau, les yeux, sans qu'à aucun moment il ne te soit permis de stopper le manège. En marche. En avant, pauvre cloporte ! Détale ! tombe de haut et termine ta chute, la tête coincée dans l'eau des chiottes ! Je ne cherche pas à te perdre là... Admets simplement, qu'au point où tu en es rendu, le meilleur cadeau que l'on puisse te faire est d'apposer un bon gros coussin, épais, sur ta face émaciée. De plus en plus émaciée. Crève connard ! Arrête, arrête, arrête : t'es vraiment une salope et si on s'en sort pas, ça sera de ta faute. Mais oui, évidemment, le mieux est encore que je porte le chapeau pour tout ça, en m'autoflagellant, de surcroît – à l'ancienne. Fait chier. Tu respirez mal. Tu vas t'étouffer mon garçon. Moi je te conseille fortement de prendre du répit et aussi de réfléchir à deux fois avant de boire l'eau de ce ruisseau qui stagne. En plus, tu la vomis, alors ça sert à rien. Reprends-toi, je l'exige, sinon c'est du suicide ! Je t'accorde volontiers que mettre fin à ses jours est un droit des plus inaliénables, mais quoi ? Tu vas pas me laisser seul ? Sans toi je ne suis rien. Allez, cinq goulées de cet air forestier, mais pas plus; sinon ça nique la tête au lieu de faire l'inverse. C'est « bad trip » à souhait d'être paumé dans un lieu familier. La forêt ressemble à la forêt : 14 arbres de ce côté; 4, très rapprochés, là-bas; 1, tout contre moi. Même si je suis perdu, la forêt me protège. Je dépose les armes, le temps d'un « brainstorming » : j'ai mal au crâne et du mal à penser. Mais c'est très nécessaire.

Aussi loin que je me souviens il fait grand jour et un chien aboie, pas loin. Si j'osais spéculer, je dirais qu'il vient de me réveiller car mon cou me fait mal et la lumière solaire me fusille la rétine. Après, j'ai peur et je marche. Je me sens mal en marchant et je marche. Dans mon « speed » intérieur, j'ai merdé. Perdu. Le chemin du retour s'est changé en calvaire; les sacs, en croix; mon cerveau, en oursin. Maintenant je suis là, et tente de colmater l'hémorragie interne : ça se coagule un peu, mais pas suffisamment. Si je récapitule, ça donne que je sais que je veux aller dormir à la maison, mais que je sais pas où je suis; que l'escapade ne s'est pas déroulée entièrement comme prévu et que, peut-être même, je me suis fait griller. On dirait, en outre, que je suis hors d'atteinte à présent. Je vais me lever et faire quelques pas dans une direction, au hasard, en

suisant mon instinct. Mon instinct. Marcel me propose de construire une maison : le fils de pute.



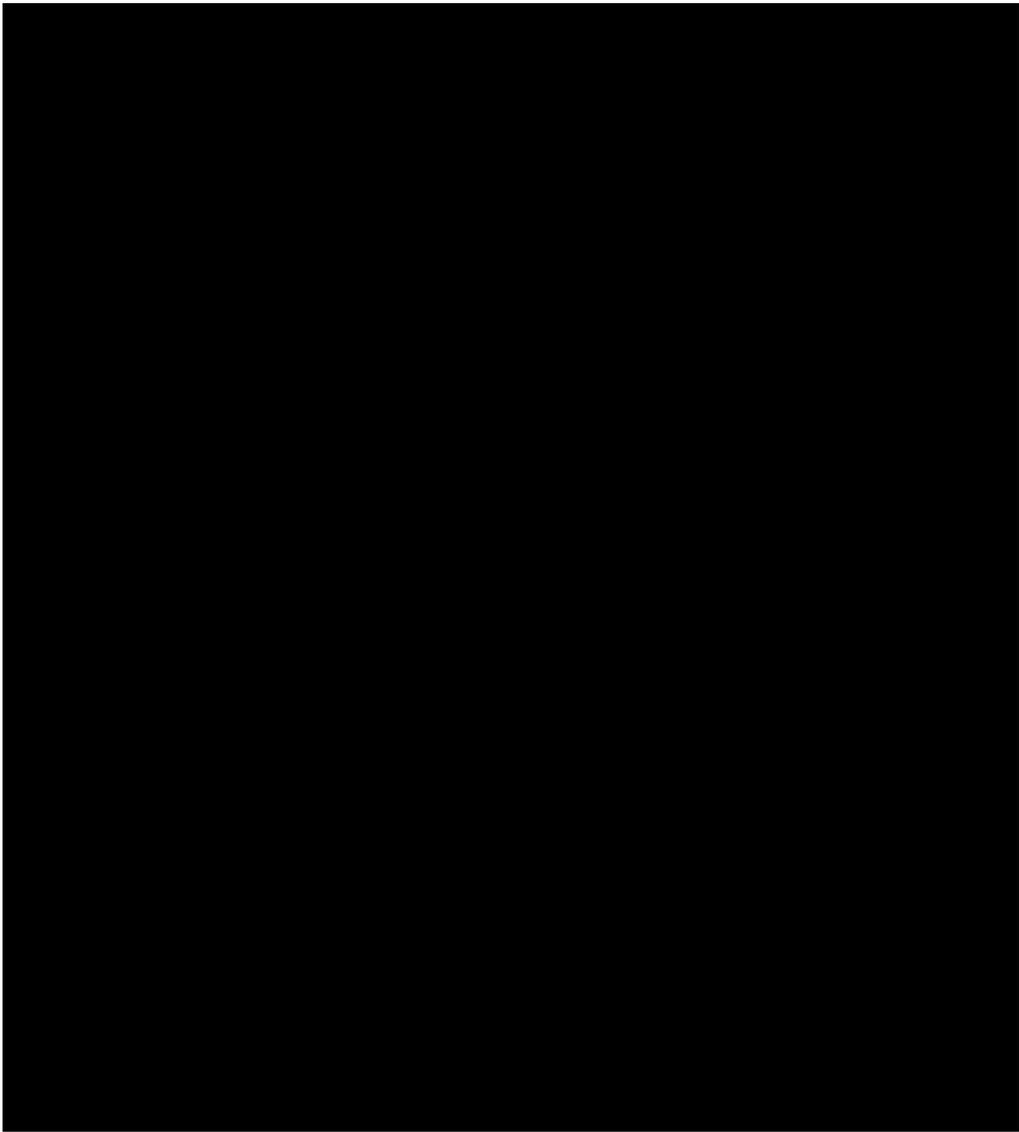
Les vitableaux sont insoutenables à regarder, mais la loi exige que chacun les contemple avec toute la sincérité qui est en son pouvoir. Ils sont au nombre de quatre.

Le premier donne à voir un être famélique, qui écarte les pattes inférieures, exhibant une chatte béante aux lèvres putréfiées. La bestiole appose de petits vers blancs, avec des reflets verts, sur toute les parties qu'elle juge devoir être stimulées. Hors cadre, une autre individu – dont on ne voit que la main, par intermittences – lui tend, d'un rythme constant, divers objets qu'elle refuse à chaque fois. Tous ces objets ont en commun d'être formés phalliques, arrondis et lissés : jamais un petit angle. Le monstre-femme affiche une mine délectée, ce qui semble indiquer que les vers, plus subtiles, plus vivants, offrent à ses yeux plus de plaisirs et de satisfactions que les objets, inertes, bien que très travaillés. De la chatte, perlent des fils de bave qui tombent hors du tableau et fusionnent entre eux, en une flaque innommable [nauséale], lorsqu'ils joignent le sol. L'ambiance générale est sombre et le choix des couleurs et du rendu des chairs, au demeurant classiques.

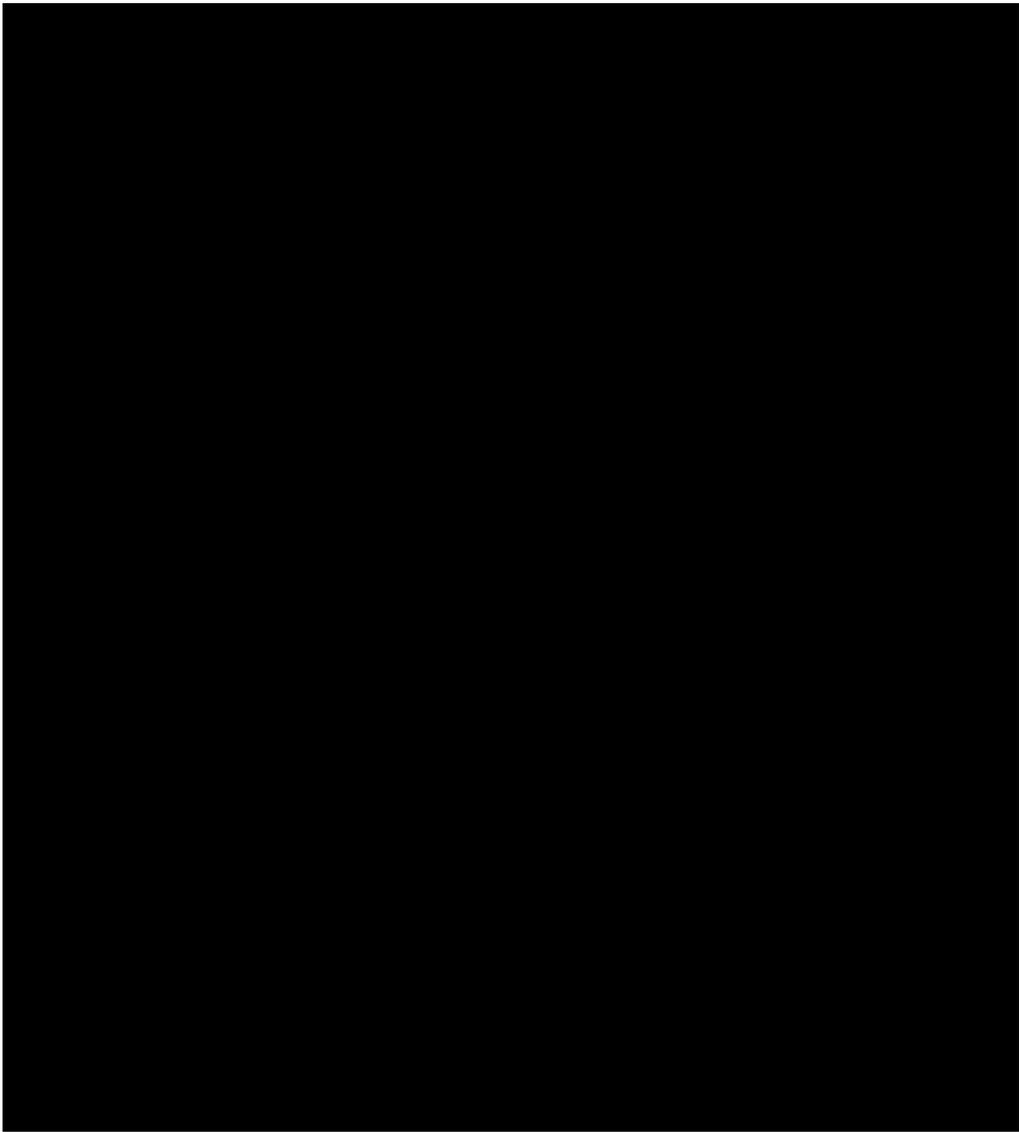
Le second vitableau offre la particularité d'être un peu plus difficile, chaque fois, à contempler sans faille, sans tourner le regard. Il ne change pas, ça n'est pas cela du tout, mais il imprime à l'âme de celui qui le voit une sensation d'effroi indescriptible, qui continue de croître, même entre deux visites; une horreur qui mute à l'infini, sans laisser de répit. Ce tableau n'est pas racontable puisque, à l'évidence, il ne fait appel à aucun des cinq sens dont on a l'habitude. La rumeur prétend qu'il serait de surface granuleuse, abrasive, mais quel genre de fou se hasarderait à apposer sa main ?

Le troisième apparaît différent pour chaque regardeur, fonction – très certainement – de son caractère, de ses valeurs, de son vécu. En guise d'exemple, citons le cas fameux d'une fillette dont les parents, fortunés mais instables, volages, voire libertins, faisaient bien peu de cas. Elle était repliée sur elle-même, timide, peu expressive, et voici – selon ses dires – l'apparence que pris le tableau toutes les premières fois où elle vint le voir : dans une atmosphère putride, semblable au premier des quatre tableaux, un couple, disposé de part et d'autre d'une vieille table faite dans un bois massif et conçue pour durer, semblait se disputer un plat de viande faisandé, placé au centre. Les personnages riaient d'un étrange rire, sec; mélange de plaisanterie et de nervosité malsaine. Le monstronage de gauche, assimilable au père, tenait, entre ses doigts noueux, une bouteille de vin pleine – au début en tout cas – car le tableau, changeant, révéla par la suite à l'enfant que celle-là se vidait, un peu

plus, à chaque fois qu'elle venait. Mais rien n'est dit encore, car, comble de l'abomination, le morceau de viande contenu dans le plat, se métamorphosait lui aussi, lentement et sûrement, en l'enfant elle-même. Cette dernière ajouta, en outre, que la ressemblance ne se manifestait pas tant dans l'apparence extérieure, mais bien plutôt dans des traits si intimes, qu'elle eut été seule à pouvoir les déceler. Devenue plus adulte, la jeune femme se refusa à tout commentaire supplémentaire et finit même par sombrer dans la folie. Elle reste cependant l'une des rares personnes ayant daigné décrire ce troisième vitableau. Enfin, en ce qui concerne le quatrième et dernier, toutes les personnes qui l'ont vu – c'est-à-dire toutes celles qui ont atteint leur majorité et qui ne se sont pas marginalisées en se soustrayant à la loi – s'accordent à dire qu'il a été volé par un législateur devenu dissident, du nom de Fura Furava. Mais d'où tiennent-ils cette information et pour quelle raison devrait-on la prendre, telle quelle, sans émettre de doutes ?



Ça fait plusieurs jours que j'erre dans la forêt. J'ai la chance qu'il fasse plutôt beau. J'ai encore croisé personne et je touche du bois, mais j'aimerais quand même bien retrouver ma maison : là-bas, c'était « sécuritaire ». En général, quand je m'arrête, j'en profite pour écrire. Là, je suis sur une histoire à dormir debout, un peu à la Lovecraft... « Et faut-il la prendre pour argent comptant ? » : écrire, ça m'apaise. Le stock de bouffe est épuisé, surtout que j'en avais semé en chemin; ceci dit, je me suis bien alimenté. L'exercice de la marche quotidienne a été profitable et je dois reconnaître qu'il y a moins de merde dans mon crâne. Je dors mieux et aussi je chie mieux, plus compact. Plus structuré, donc. Là je prends du bon temps, tiens ! Allons-y ! Tout à l'heure, un farfouissement a attiré mon attention : j'ai fait la rencontre d'un hérisson. Marrant comme bestiole; je l'ai taquiné un peu. Je vois *tout* autrement. Ça doit faire des mois que je vis dans cette forêt, si on peut appeler ça vivre, et c'est seulement maintenant que je la vois vraiment. En tout cas elle est grande parce que – à moins que je tourne en rond, ce qui n'est pas à exclure – j'ai encore pas croisé une seule habitation. Si je pouvais retomber ne serait-ce que sur le village, je saurais m'orienter. Marcel montre quand même des signes d'inquiétude. Il ne perd pas de vue que la nourriture va redevenir un problème et que le peu d'affaires que j'avais pour survivre est resté « à la case ». C'est très vrai, tout ça, mais j'ai l'habitude de rester plusieurs jours sans manger et il me reste le hérisson, dans le sac.



Je commence véritablement à tourner en bourrique dans cette forêt. Aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais connu qu'elle et pourtant, toutes ces images, qui me hantent, font référence à un ailleurs plus chargé, plus violent. Mon passé se camoufle, mais il existe, sous la forme de poussières dans les rouages de mon esprit, créant, de temps à autres, un dysfonctionnement, des réactions en chaîne. Hier, alors que j'éviscerais le hérisson, pour pouvoir le manger, j'ai perdu l'équilibre, comme happé par le vide. Je me suis vu à nouveau de l'extérieur, impuissant, à contempler mon cerveau jaillir de ma boîte crânienne, pour aller se mêler – contribuer – aux tripes de l'animal. J'étais dehors et, à la fois, dedans; dans mon cerveau, dans les tripes. J'y ai vu des flashes impossibles à fixer; impressions successives, la suivante effaçant partiellement l'actuelle à une vitesse folle. J'y ai vu des humains et du sang; des viscères d'hommes et des cheveux collés. Grouillant. Des gens qui parlent aussi, ou des voix s'amoncelant, à ne plus former qu'un barouf insoutenable. C'était furtif et ininterprétable. Flippant. Surréaliste. Frustrant. J'aimerais remettre la main sur quelque chose de tangible. L'ancien monde prend des allures atroces, et je l'ai fuit, c'est sûr; je n'ai pas eu le choix.

- Et toi, Marcel ? T'as pas un truc, une idée, un fil sur lequel tirer, une amorce ?

- Faire remonter des corps ?

- Faire remonter des preuves.

- Peut-être est-tu né dans un charnier – yougoslave – enfanté par deux cadavres, en décomposition, pour lesquels, au hasard des glissements du terrain, l'appendice du père, rongé, aurait fini sa course dans une chatte boursouflée.

- Pulpeuse ?

- Gonflée de pu.

- Purulente ? L'image me plaît : je serais donc, ainsi, un immonde avorton, mort avant toute chose; mort avant la fécondation, même.

- Ce n'est pas le plus probable, mais je pose des idées.

- Et je t'en suis reconnaissant, Marcel. Ne fais pas tant de manières. Nous nous connaissons comme des frères issus d'une même portée...

- Et que dirais-tu d'une histoire bien psychanalytique, avec un oncle bizarre, propre sur lui en semaine, qui plonge sa sale trique dans ton petit cul tout serré, tout lisse, quand le dimanche arrive.

- Et clac ! Amnésie, idées noires, folie et fuite ?

- C'est ça.

- Faut voir à l'usage, mais je trouve un peu ...

- Alors on parle tout seul ?

Hmm... Ça c'était plus Marcel. Mon cerveau tressaute et se repositionne sur l'espace-temps réel. Il y a quelqu'un derrière. Je demeure immobile. Le fusil n'est pas à portée de ma main et j'envisage de fuir, mais la voix recommence, tout en me contournant, moi et la bûche sur laquelle repose encore mon cul.

- Je campe, pas très loin. Sauriez-vous où je peux trouver une source d'eau potable ?

Je n'ai pas relevé la tête et la voix est maintenant plantée juste en face. Elle est directe, mais féminine et douce.

Je réponds que je suis pas d'ici, les yeux fixés par terre. Elle me dit qu'elle non plus, mais que ça l'empêche pas de connaître un tas de choses sur les environs, le tout sur un ton un peu réprobateur; je scotche.

- Tu veux pas relever la tête ? Ça serait quand même mieux, pour se parler !

Là, je sais plus trop quoi faire. J'ai pas le choix. Faut que j'aie l'air normal, faut que j'aie l'air normal. Une demi-seconde, ou une, ou quatre. Je redresse la tête et j'en chie grave pour soutenir le regard; d'ailleurs, je soutiens rien du tout. Mes yeux repartent d'où ils étaient venus. La fille était jeune, je pense, et portait un treillis vert-kaki et un tee-shirt blanc. Marcel s'est lancé dans des vocalises et répète en boucle : "Faut que t'aies l'air normal. Faut que t'aies l'air normal". Il me farcit la tronche, ce con. Ça résonne à moitié. Y'a du larsen et de la reverb, et la meuf enchaîne : « t'as pas l'air en grande forme ». « Faut que t'aies l'air normal ». « Si je peux faire quelque chose pour toi ». « Faut que t'aies l'air... »

- T'as pas un truc à bouffer ? Je lance ça parce que c'est la première chose qui me vient et qu'il fallait que ça s'arrête. Je la regarde bien droit dans le yeux. Elle se met à sourire. Je la fusille du regard et j'ai aucune idée de la tête que je peux faire à ce moment là – sûrement un mélange de trouille et d'hébétude – simplement je suis surpris que mon apparence loqueteuse et ma façon bourru ne l'aient pas encore faite partir...

Elle finit par décrocher, un peu troublée, je crois. J'en sais rien. J'arrive pas à trier les informations et à savoir si la situation pose un problème ou pas. Je sais pas. Je sais plus. Elle fouille dans ses poches et me sort une barre chocolatée :

- Tiens.

Je l'attrape et la bouffe, en pensant très fort à la manière dont un individu moyen s'y prendrait, au niveau de la gestuelle et du timing.

- Tu veux venir au campement ? Y'a à manger là-haut.

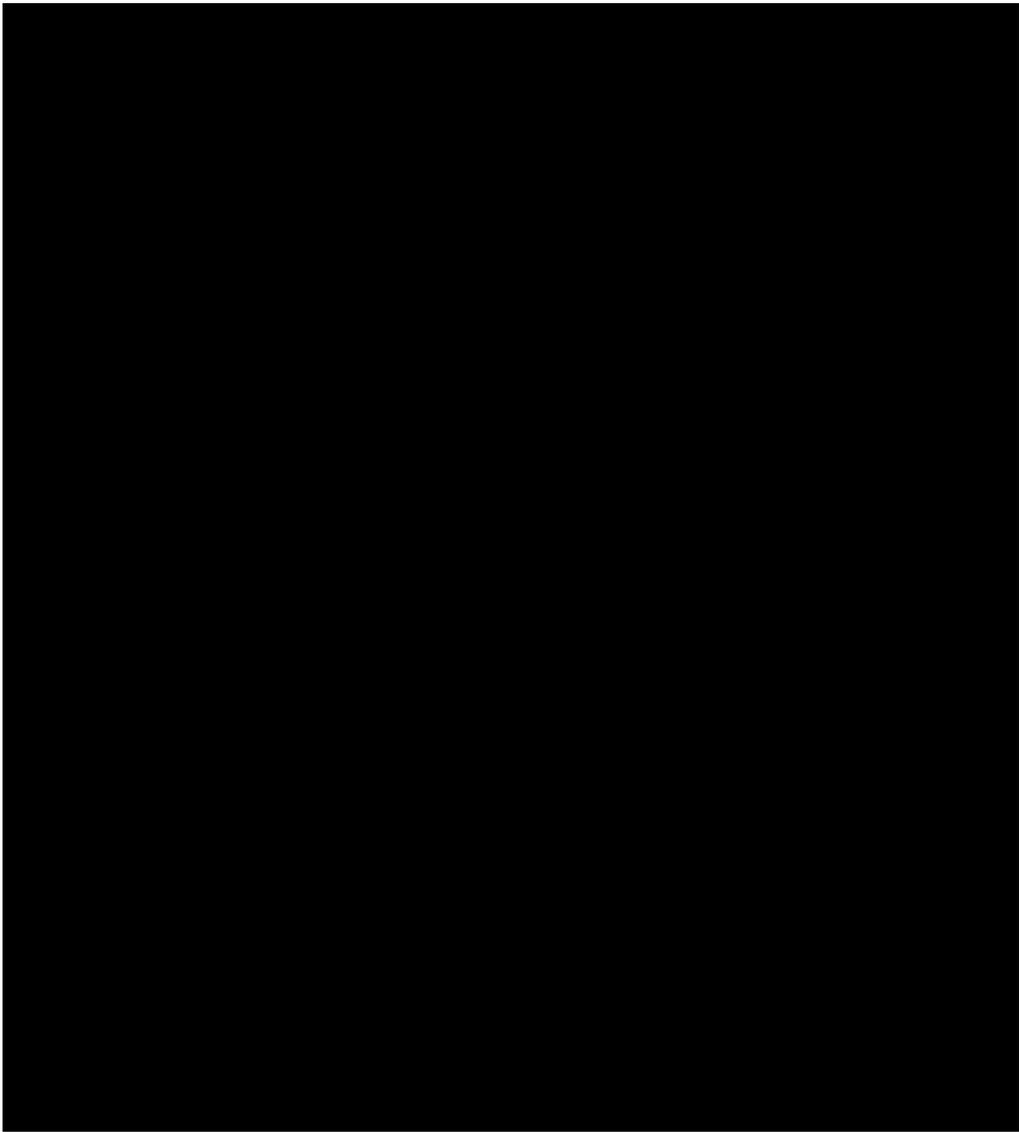
- Humm, non... Je m'étouffe un peu... Non, j'aime pas trop les gens, tu vois, et...

- Y'a personne d'autre que moi cette semaine. Les autres sont partis en vadrouille et ils reviennent que dans trois jours. Stress pas, c'est cool !

- Je stress pas, c'est juste les gens.

- C'est cool !

Je sais pas où je mets les pieds; fait chier; et je la suis, silencieux, en ayant le sentiment de pas avoir de prise sur ce qui m'arrive : une fois n'est pas coutume.



Je sais pas d'où je viens, ni ce que je fous ici et j'ai plutôt bien réussi à écarter la question. On a pas mal parlé avec Rose – je veux dire compte tenu du fait que j'ai pas eu d'interlocuteur en chair et en os depuis pas mal de temps. C'est pas mal, on peut même dire que ça m'a fait du bien. Faut que j'arrête de me sentir de mieux en mieux, comme ça : je vais finir par éprouver de l'espoir. Cette meuf sait s'y prendre avec les bêtes sauvages : quand elle est pas en vacances, elle travaille avec des autistes, dans un centre; c'est elle qui me l'a dit, je lui avais pas demandé. Une kyrielle de sensations étranges – émotionnelles en fait – me sont revenues, depuis notre rencontre. Des impressions que je soupçonne banales : pour moi, elles le sont évidemment pas. Hier soir on a bien bouffé, autour d'un feu. J'ai mangé normalement, c'est-à-dire trop, et j'ai eu des crampes d'estomac qui m'ont empêché de fermer l'œil. De toute façon j'aurai pas dormi. Mon cerveau, en ébullition, brassait trop d'images, d'effluves; un truc de fou; un peu comme quand on rétablit les connexions électriques dans une ville et que progressivement ça se rallume, par zones. L'ancien monde n'est pas loin.

J'ai pas encore de réelles connexions, mais je sens bien que ça pourrait arriver : des odeurs qui s'associent à des formes, des sons à des couleurs, des pulsations infimes sorties de je ne sais où, enfouies dans ma mémoire. Rose dors là, pas loin, dans le hamac et je trouve ça étrange qu'elle se méfie pas plus d'un mec comme moi, psychotique et armé; et je voudrais être loin si ça doit me reprendre. De toute façon je trace, demain, avant que ses potes rentrent.

- T'as du mal à dormir ? Me lance-t-elle depuis son hamac, sans relever la tête.

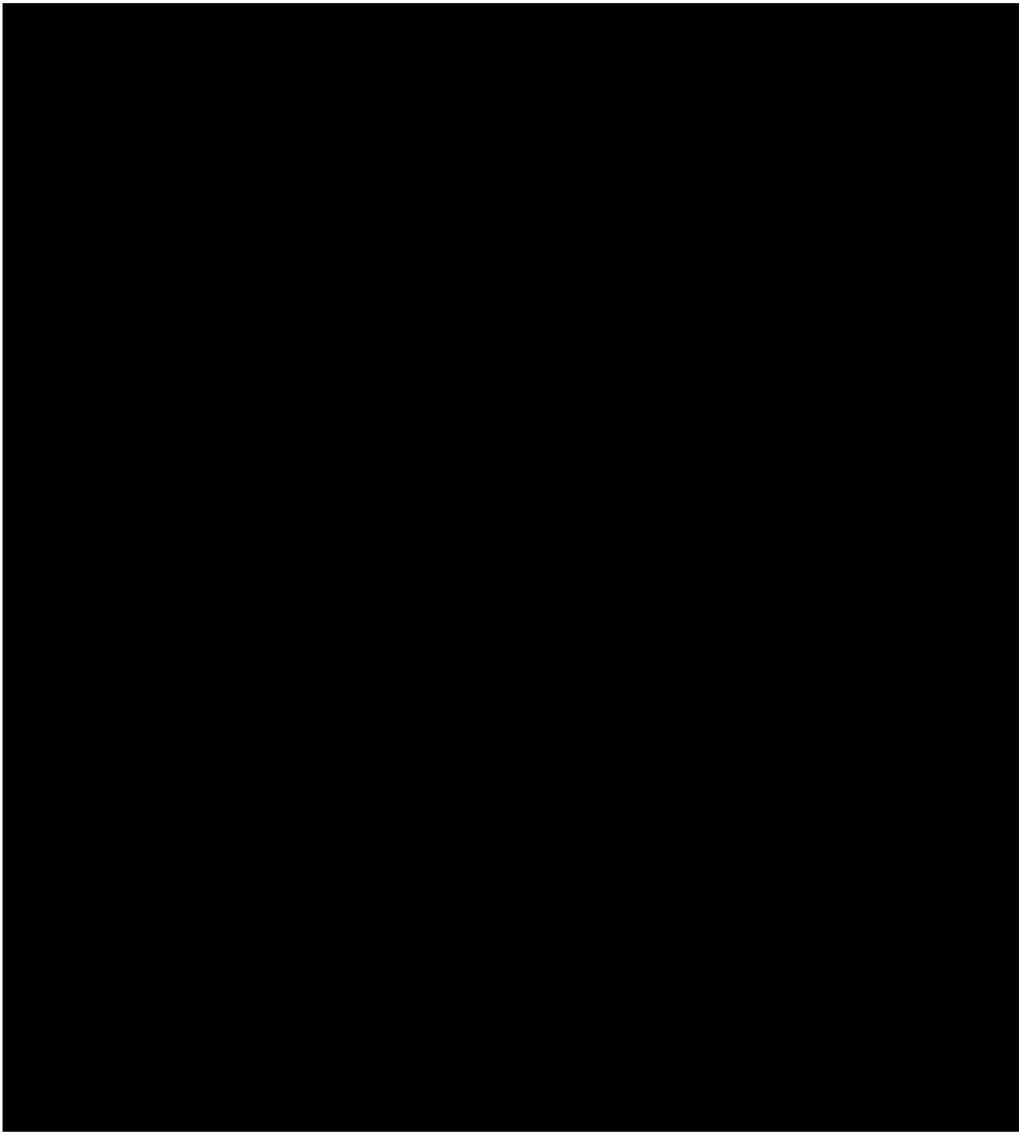
- Quoi, je parlais tout haut ? encore ?

- Non, mais des grognements bizarres et des grincements de dents. Ça rumine sec là-dedans !

Elle se lève, s'approche pour s'asseoir près de moi, par terre, sur le tapis. Elle caresse mes cheveux « dreadeux », et pourris. J'aimerais être moins crade, mais elle à l'air d'en avoir rien à foutre. Ça me fait quelque chose son contact, en particulier à la bite. Ça me gêne franchement, vu que elle, c'est sûr, elle est à des bornes de penser à ça... En fait si : elle pense à ça parce qu'elle enlève son tee-shirt en continuant à me masser la tête, d'une main. Moi, ça me troue le cul, quand même ! On se fout à poil. J'ai honte de mon corps et de tout mon être et on baise, comme ça, sur le pouce. C'est le 14 Juillet dans ma caboche : le 14 Juillet, c'est la fête nationale avec défilés de chars et feux d'artifice. Ça me revient, mais c'est pas ce genre de trucs que je cherche. On s'endort l'un à côté de l'autre – surtout elle – parce que moi, il faut que je grince des dents encore

un petit peu.

Je vois une scène dans un bistrot sombre mais animé. Un visage de femme avec qui je parle, qui m'apparaît au rythme des bagnoles qui passent dans la rue; ensuite on monte à l'étage pour baiser. Elle a des gros seins, une chatte rasée : tout l'inverse de Rose et je transpire vachement. Je tire le fil; je fouille dans ma tête abîmée; je m'envoie des images, mais y'a rien à faire et ça glisse sur autre chose. Ça glisse sans cesse, trop vite, comme du sable : Pute, pas Pute ? On laisse tomber... Une autre fois je suis en caisse – fenêtre ouverte – dans une rue bruyante. Le mec qui est à côté de moi parle : on dirait qu'on est potes. Il m'indique le chemin : on prend à gauche et encore à gauche dans un quartier pavillonnaire. On s'arrête. On entre dans une maison. Il apporte des bières et allume la télé; rien d'extraordinaire; ça sonne à la porte mais on se lève pas; la porte s'ouvre et une femme – la quarantaine – vient déposer un baiser affectueux sur nos fronts à tous les deux. Frère ? Mère ? : ça zappe malgré mes efforts. Je cours dans la rue, la nuit, avec un chien à mes trousses, mais aussitôt je me retrouve au cinéma, puis au zoo avec un cornet de glace à me maquiller en femme devant le miroir pour déconner. Ça rime à rien tout ça – je me lève et vais jusqu'aux sacs, emprunter un peu de tabac à Rose : ça rime à rien et c'est standard : ça colle pas. Je squate le hamac, la clope au bec : j'essaie de me détendre. Peut-être que justement, il faut pas faire d'effort... Le « lâcher-prise »; fermer les yeux; je vois un gros porc tout transpirant qui fait mine de m'expliquer comment on dessine, mais il a rien d'un prof; il a une tête de bagnard et me fout la chair de poule. Il termine son cours en pissant sur la feuille. Je vois plusieurs tableaux aux lignes torturées. Des tableaux. Je suis dans une chambre qui semble être la mienne, des dessins sont éparpillés sur le sol, des impressions numériques à dominante rouge. Je suis accroupi, amorphe, dans un coin de la pièce, la tête contre mes genoux. A l'autre extrémité, une jeune femme nue, accroupie également, se lacère les seins avec une lame de cutter. Ça coule un peu; du sang jusqu'au bas de son ventre. Je la trouve très maigre et moi aussi je le suis. On fait un peu camés, mais y'a rien qui confirme. La fille regarde vers moi, d'un air de demander si ce qu'elle fait me convient; moi, je regarde pas. L'image est esthétique – grise avec un peu de rouge – et s'évapore comme les autres, impalpable; mais je la sais réelle, en partie, et tente de la fixer.



[Je me sens tout étrange, ce matin. Il est vrai que toutes ces réminiscences m'ont travaillé au corps la nuit durant, sans relâche et je réalise que jusqu'à présent je n'avais été que dans l'action, qu'elle soit ancrée dans la réalité ou bien rêvée; une action effrénée, une fuite vers l'avant pour brider la pensée : cette nuit c'était tout différent; j'étais dans le souvenir. Un mélange de rêve et de souvenir, mais une partie de moi a bien refait surface.]

- Rose, je veux te remercier.

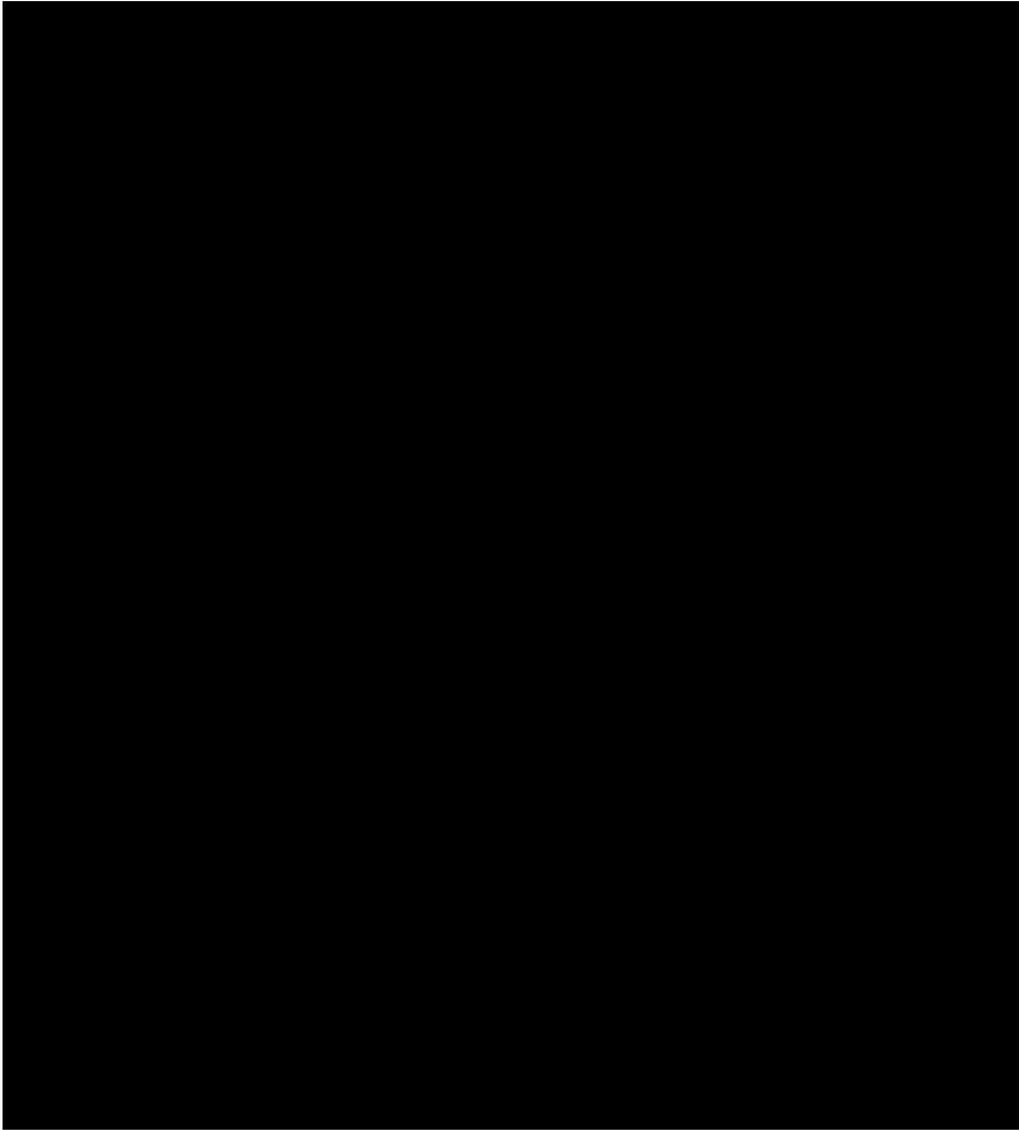
- Me remercier pour quoi ?

- Pour tout... Pour l'ancien monde, j'ajoute, de manière inaudible.

- Tu ne restes pas ?

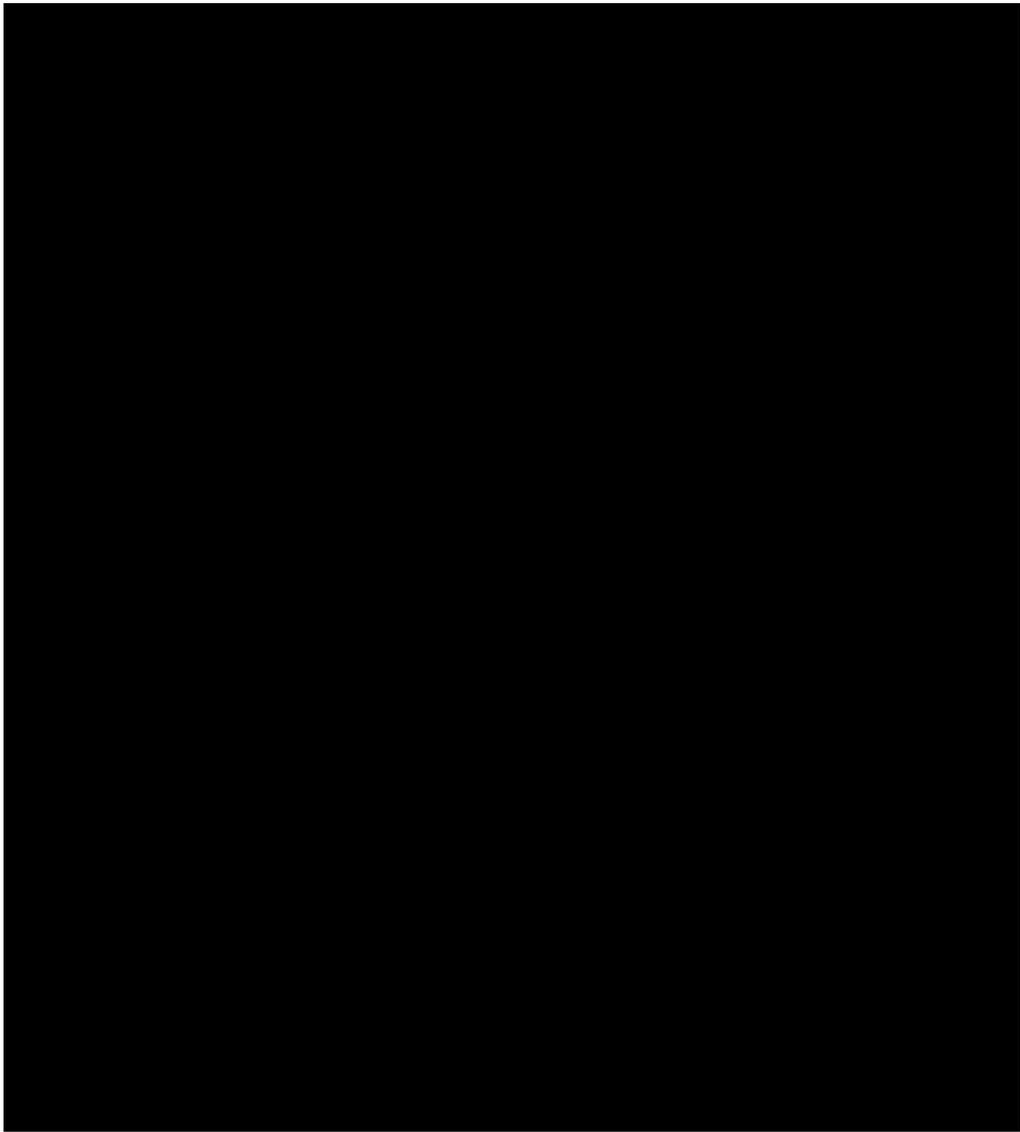
- Non. Je vais partir ce soir et avant, je voudrais te faire goûter ça; un genre de fête d'adieu :

Je lui tends quelques chapeaux blanc à poids rouges, fraîchement cueillis pendant qu'elle dormait encore. Elle les prends dans ses mains; les fait jouer dans sa paume. Elle est partante – même si elle connaît pas et m'adresse une oeilade fraternelle, de celles, malicieuses, qu'échangent les chenapans avant de faire une connerie [soigneusement préparée / élaborée avec soin / mûrement réfléchi / mûrement préméditée]. Elle est pure, Rose. Moi pas, je crois; trop de merde dans le citron. On les bouffe. Le matin, à jeun, c'est l'idéal : ça optimise. Une demi-heure après, on les gerbe et on commence à raconter des conneries plus ou moins personnelles : on s'embrasse, on se serre, on rigole; on se touche, mais c'est pas sexuel. Les champignons c'est pas sexuel.



Raaah ! Ramper. Contourner les lignes ennemies. J'ai faim, j'ai soif, tout part en couille. J'encule la terre entière. J'encule tout ce qui bouge. Raahh ! Chier. Putain. Putain. Les singes, partout rien que des singe qui ruinent tous les efforts. A chaque passage il y en a plus. Ça se déverse, sans fin. Amour, haine, tristesse, constipation passagère, et plus rien. Un pinceau dans la main. Peindre avec de la merde, du sang. C'est pareil. Les murs croulent; ça grouille à l'intérieur. Pas de pain, pas de pain, je m'excuse. C'est toi Rose ? Le gros monsieur est venu me chercher, Rose, et il veut rien entendre. Il connaît pas la pitié, ce gars là ! Il dit que ça suffit plus, qu'il faut continuer. Mais ça sert plus à rien : « The game is over » sauf qu'il y a jamais rien eu à gagner. Y en a d'autres qui ont essayé; sans succès. Y a un mec qui pendouille là-bas, non ? C'est qui putain ? Qu'est ce qui lui est arrivé à ce mec ? Vas-y tape moi dessus, enculé ! mais ça changera plus rien. On se prend pour Icare et on crève, avec une plume dans le cul. Piou ! piou ! Monsieur le professeur tente des expériences. Révolutionne maintenant ! Tu veux peut-être que je le fasse à ta place ? J'ai une grenade dans la bouche mon pote ! elle est dégoupillée; alors, tu peux bien m'avalier maintenant; j'en ai plus rien à foutre. Tu crèveras avec moi. On est tous « Prix Nobel », à ce compte là. Allez, branche ton autoradio, man ! Vire à droite. Après c'est tout le temps tout droit. On va bien s'amuser, tiens ! C'est toujours les tocards qui ont le dernier mot. Je le savais, mais je voulais pas que ce soit vrai. Et continue à gribouiller des conneries ! Houlà ! ça rétrécit ici ! Je te dis que les murs se rapprochent les uns des autres. Si je veux. Fait pas chier. J'ai froid. Pourquoi c'est mouillé ici; qu'est-ce que tu regardes comme ça ? Putain de merde. Dans cette jungle c'est trop compliqué, j'ai pas d'autre choix que de t'abandonner, mais je reviendrai te chercher, sans faute, petite sœur, quand je me serai débarrassé de l'autre chien. Je vais te régler ton compte, merdeux ! Viens, approche, je finirai par te trouver d'une manière ou d'une autre. Je trouve moi, je fais pas semblant – Ohhh ! salut à tous, bonjour ! bonjour ! c'est gentil de venir me rendre un petite visite. Je vous prie, les patins afin de ne pas rayer le parquet de la maison, sinon vous aurez ma mère sur le dos à vie. Je sais pas trop si je vais vous faire confiance : j'ai le droit de refuser, vous savez ? Vous débutez alors le mieux c'est de vous mettre à l'épreuve. – Une cigarette ? je les fais importer de cuba. – Ah bon, très bien monsieur trou-du-cul, mais j'en ai rien à foutre de tes cigarettes ! Ça rétrécit, j'en suis sûr maintenant. Qu'est-ce qu'on peut faire contre l'inévitable ? Des vies, des vies, ça n'a pas de prix ! Mais oui, ça ne vaut rien ! Pas même la tienne. Allez, montre toi ! Faut que tu meure maintenant ! En plus tu m'oblige à bousiller la

bande son. 1, 2 ou 14 ça fait pareil que 1. Je compte jusqu'a 4. 4, ça te rappelle rien ? Mais le pire c'est pas quand on arrive à 4, tu le sais bien; c'est avant, quand on chie dans son froc. Mon truc c'est le paintball. Mais qui c'est qui rigole comme ça ? Arrêtez ! La bande son, bordel ! Raaah ! Ha ! ha ! haaa ! Je t'ai repéré, à l'odeur. Je t'ai aperçu : dis donc, ça aura pas été long ? Et maintenant, bam ! dans ta sale gueule. Tu vois, c'était facile et je suis le nouveau Frankenstein. Je fais du « dripping » avec ta tête. Acclamez l'homme nouveau ! La liberté ! surtout la mienne ! Piou, piou ! Piou !



Marcel, t'es où putain ? T'es où ? J'ai besoin de toi. Je suis où ? T'es où ?

Marcel n'est plus, bien sûr : il a péri – disons – « en service » et le jeune homme s'avance, seul, au milieu des bois; le visage décomposé, sec, dévitalisé. Il a jeté toutes ses forces dans la bataille. Ses pieds traînent par terre, sillonnant le feuillage et il va, presque nu : même ses vêtements loqueteux l'ont quitté. Petit fétu de paille, frêle, sous alimenté; il n'avait pas d'âge et n'en aura jamais. Les arbres, sur son chemin, saluent bas son courage. Le vent violent, de face, lui fait plier le buste et se pose, insolent, comme une dernière épreuve; mais on arrête pas les valeureux comme lui. Il a réglé ses comptes en laissant loin derrière une armée de démons menaçants et terribles, affalés sur le sol, se changeant en poussière. La forêt qui, naguère, fut un précieux refuge, s'efface et laisse place à un désert de sable, gris et privé d'éclat. Tout au bout de la route, il marque un temps d'arrêt, se saisit du fusil qu'il porte en bandoulière; en bascule le canon. Il n'est déjà plus là – son oeil, vide, en témoigne – et fait glisser une balle, sortie de sa chaussette, dans l'un des deux conduits; referme et arme le chien, le pousse crispé dessus. Lentement, sans faiblir, son index descend, tout au long de la crosse, se pose sur la détente et dans le même mouvement, sans plus d'hésitation, presse; fait éclater sa tête. Ça gicle pas vraiment : sa silhouette s'estompe; un voile de lumière douce disperse son fantôme. Diaphane. Son existence fut courte, trop longue, insignifiante : pareille à toutes les autres.

Il est mort à présent, mais c'est sans importance, car la seule fin qui compte – celui qui le nie ment – est celle qui VOUS attend : VOS DEMONS SONT VIVANTS.

